René
GUÉNON

LE RÈGNE DE LA QUANTITÉ ET LES SIGNES DES TEMPS

JDH ÉDITIONS

Préfacé par PÉNÉLOPE MORIN

Les Atemporels

Qu’il s’agisse d’œuvres du vingtième siècle, du dix-neuvième, du dix-huitième ou encore plus tôt…

Qu’il s’agisse d’essais, de récits, de romans, de pamphlets…

Ces œuvres ont marqué leur époque, leur contexte social, et elles sont encore structurantes dans la pensée et la société aujourd’hui.

La collection « Les Atemporels » de JDH Éditions réunit un choix de ces œuvres qui ne vieillissent pas, qui ont une date de publication (indiquée sur la couverture), mais pas de date de péremption. Car elles seront encore lues et relues dans un siècle.

La plupart de ces atemporels sont préfacés par un auteur ou un penseur contemporain.

Sommaire

Préface
Avant-propos
Chapitre premier
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX

Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX
Chapitre XXX
Chapitre XXXI
Chapitre XXXII
Chapitre XXXIII
Chapitre XXXIV
Chapitre XXXV
Chapitre XXXVI
Chapitre XXXVII
Chapitre XXXVIII
Chapitre XXXIX
Chapitre XL

Préface

« *Ce qui empêche de comprendre,*
c'est que c'est trop simple. »

Jean Cocteau[1]

L'enseignement de René Guénon a joué un rôle déterminant dans les évolutions spirituelles historiques. Les ouvrages qu'il a publiés depuis 1921 jusqu'à la fin de sa vie, au Caire trente ans plus tard, ont causé dans la conscience et l'intellectualité occidentales une onde de choc. Rappelant avec une grande force d'expression les prérogatives de la Science Sacrée, principalement de la métaphysique, en insistant sur la nécessité de respecter scrupuleusement les formes traditionnelles inspirées par Dieu (symboles universels) et communiquées par les différents Messagers. René Guénon a parlé un langage dont le monde moderne avait complètement perdu le sens[2] ; l'étonnement a conduit à la curiosité, et la curiosité à la recherche, notamment à une quête, en vue de retrouver les sources de la *baraka,* ou Bénédiction divine, sans laquelle il n'est pas de *tahqîq*, c'est-à-dire de réalisation spirituelle et métaphysique véritable.

Ses appels sont accompagnés d'un avertissement lancé à l'Occident moderne, ainsi que d'une dénonciation magistrale, qui n'a rien perdu de son actualité pour la civilisation occidentale matérielle et individualiste, marquée par le rejet des principes métaphysiques et la négligence des formes sacrées d'inspiration divine. Cet ouvrage intitulé *Le règne de la quantité et les signes des Temps* est une application au monde moderne de la science des *ashrat as-*

sa'a ou « Signes de l'Heure », ainsi que de la gouvernance par les nombres[3] telle que décrite avec anticipation au chapitre X, intitulé « l'illusion des statistiques ». Dans *Orient et Occident,* René Guénon formule une critique sévère de la science moderne qui repose, elle aussi, sur la négation de tout principe véritable.

Le titre de cet ouvrage met bien en relief la perspective de l'ensemble de son œuvre : selon son enseignement, la métaphysique traditionnelle *(al-'ilm al-ilâhî*) est chose oubliée, ignorée en général, perdue à peu près entièrement dans le monde occidental, tandis qu'en Orient, elle est toujours l'objet d'une connaissance effective et reconnue.

Il insiste donc pour que les Occidentaux recourent à l'aide des doctrines orientales et qu'ils les étudient comme le font les Orientaux eux-mêmes. C'est ce qu'il fit lui-même pour l'exemplarité, dans d'autres ouvrages : *L'Introduction générale à l'étude des Doctrines hindoues,* paru en 1921, et *L'homme et son devenir selon le Vêdânta,* paru en 1926, s'inspirent des doctrines hindoues ; *La Grande Triade,* paru en 1946, est inspirée du Taoïsme et de la tradition métaphysique chinoise.

Le point de vue qu'il adopte dans ces études est, de façon constante, celui du *Tawhîd,* à propos duquel il écrit : « La doctrine de l'Unité, c'est-à-dire l'affirmation que le Principe de toute existence est essentiellement Un, est un point fondamental commun à toutes les doctrines orthodoxes. La doctrine de l'Unité est unique (At-Tawhîd *wahidun),* c'est-à-dire qu'elle est partout et toujours la même, invariable comme le Principe. » Le Prophète[4] Muhammad dit : « Cherchez la Science, fût-ce jusqu'en Chine. » Ce fut le choix de René Guénon qui ne se réfère pas à la Tradition Islamique en particulier, mais à ce qu'il appellera « Tradition Primordiale[5] » qui est à l'origine de toutes les formes traditionnelles orthodoxes et de toutes les religions d'inspiration divine. Cette Tradition primordiale, dont le

Prophète Muhammad – Grâce et Paix – reçut la science et l'héritage, est gardée au centre permanent de notre monde auquel René Guénon a consacré un ouvrage spécial : *Le Roi du Monde*, paru en 1927[6]. La religion dont il s'agit ici est la « Religion immuable » que le Coran désigne au moyen de l'expression *ad-Dîn al-Qayyim*[7]. Son caractère primordial est évoqué par la notion de *Fitra* mentionnée dans le verset *Fitrata-Llâhi allatî fatara-n-nâs « alay-hâ* (Cor. 30, 30). Selon Ibn Abbâs, l'expression *Fitra-Llâhi* a ici le sens de *Dîn Allâhi,* « la Religion d'Allah » au sens universel de cette expression ; du reste, un hadîth affirme expressément que « l'Islam est la religion de la Nature primordiale pure » (*al-Islâm Dîn al-Fitra*). La Tradition Primordiale peut être également identifiée à la *Hanifiyyah samha,* « religion pure et libérale », qui, selon une parole du Prophète Muhammad, est « la plus excellente des religions » avec laquelle il fut lui-même envoyé. Je pense que ces différentes notions renvoient toutes à celle de *Millat Ibrahim,* la Règle d'Abraham.

Aux versets 155, 156, 157, 158 et 159 de la sourate IV « Les Femmes (An Nissa) », il est dit : « Maudits soient leur refus du pacte, leur réfutation des signes d'Allah et la mise à mort des Prophètes qu'ils ont injustement décidée. Ainsi peuvent-ils dire que leurs cœurs sont enveloppés, mais c'est Dieu qui étouffe les cœurs des incroyants, car ils ont une foi très sommaire, excepté quelques-uns. Leur médisance quant à Marie et leur incroyance sont d'une imprudence sans nom. » C'est parce que la notion de *Millat Ibrâhîm* évoque peut-être mieux que toute autre en Islam celles de Tradition originelle et de Religion immuable que ces aspects fondamentaux de l'enseignement de René Guénon sont directement rattachés à la fonction d'Abraham.

En 1930, René Guénon quitte la France pour l'Égypte, pays où il réside jusqu'à sa mort. En 1934, il épouse la fille du cheikh Muhammad Ibrâhîm. Durant toute cette période

de sa vie, Guénon mènera l'existence d'un pieux musulman, tant sur le plan de la Loi extérieure qu'en ce qui concerne les pratiques rituelles relevant du Tasawwuf. Son autorité est telle qu'il sera appelé désormais le Cheikh Abd al-Wâhid Yahyâ. Cette installation en terre d'Islam s'accompagne de l'apparition, dans l'œuvre guénonienne, d'un thème nouveau, celui de l'initiation, auquel René Guenon consacrera un ouvrage spécial : *Aperçus sur l'Initiation*, paru en 1946. La parenté avec l'enseignement de René Guénon est indiquée de manière particulièrement nette par la mention : « Est créé pour moi un langage de vérité destiné aux hommes des derniers temps. » On pourrait, en effet, difficilement trouver dans le Coran un passage qui s'applique au Cheikh Abd al-Wâhid Yahyâ d'une manière plus précise. Enfin, on notera que les Poèmes qui figurent en tête du *Kitâb al-Mawâqif* [8] contiennent des passages étonnants où l'Islam n'apparaît pas en position privilégiée par rapport aux traditions antérieures. Abd al-Qâdir écrit, par exemple :

En Moi est toute l'attente et l'espérance des hommes :
pour qui le veut « Coran », pour qui le veut « Livre discriminateur »,
pour qui le veut « Torah », pour tel autre « Évangile »,
flûte[9] *du Roi-Prophète, Psaume ou Révélation...*

Puis :

Tantôt, tu Me vois Musulman. Quel Musulman :
parfaitement sobre et pieux, humble et toujours suppliant !
Tantôt, tu me vois courir vers les églises,
serrer fort une ceinture sur mes reins.
Je dis : « au nom du Fils » après « au nom du Père »
et par l'Esprit, l'Esprit-Saint : c'est là
L'effet d'une quête, et non d'une duperie !
Tantôt dans les écoles juives tu me vois enseigner :
Je professe la Torah et leur montre le bon chemin.

Personne d'autre que Moi n'a adoré Uzayr ;
personne d'autre que Moi, jamais, n'a proclamé la Trinité.

La fonction commune de Cheikh Abd al-Wâhid et de l'émir Abd al-Qâdir permet de comprendre également l'intérêt qu'ils ont porté à la Maçonnerie, tout au moins à certains moments de leur parcours initiatique, et le fait qu'ils soient entrés, l'un et l'autre, dans cette organisation. Cet intérêt s'explique, non par des considérations d'ordre individuel ou purement circonstancielles, mais par des raisons très profondes à des fins d'études exposées aux chapitres 36 à 39 du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps*.

En effet, il ne faut pas oublier qu'en dépit de son état de dégénérescence, la Franc-Maçonnerie présentait l'avantage d'être pratiquement la seule organisation initiatique occidentale non liée à un dogme déterminé, et de pouvoir par conséquent servir de support à une certaine influence spirituelle en provenance du *Tasawwuf.* Cet aspect relève, lui aussi, de la fonction d'Abraham, et cela d'une façon d'autant plus caractéristique que *sayyidnâ Ibrâhîm* représente en Islam l'Architecte divin puisqu'il préside à la construction de l'édifice sacré par excellence qu'est la « Maison d'Allah » visible. En conclusion de cette courte étude, il ne s'agit pas ici, bien entendu, de nier les privilèges de l'Islam, ni le statut divin qui distingue cette religion de toutes les autres, ni la mission propre qu'elle est destinée à assumer à la fin des temps, mais de constater que l'aspect mis en valeur par l'intervention décisive des représentants du *Tasawwuf*[10] en vue d'une manifestation finale de la vérité et de la science traditionnelle en Occident a plutôt été celui du *Tawhîd* unique et universel, dont la nature est purement principielle et métaphysique. Les Compagnons du Prophète disaient : « Vous, vous comptez la Victoire (al-fath) à partir du moment où La Mekke fut vaincue, mais nous, nous la comptons à partir de la Paix de Hudaybiyya[11]. » De même, la défaite de l'émir Abd al-Qâdir

et son exil en France furent pour lui l'occasion providentielle de rendre présente une certaine Baraka islamique dans un pays qui, depuis des siècles, avait perdu jusqu'à la mémoire de ce qu'une telle influence spirituelle pouvait représenter. De même encore, ce que l'œuvre de Cheikh Abd al-Wâhid Yahyâ met en évidence, c'est que la force et la victoire appartiennent uniquement à la Vérité totale et universelle dont l'Islam a reçu l'héritage et qu'il a pour mission propre de proclamer et de sauvegarder.

Tout ce qu'il a écrit au cours de cette étude représente, d'une façon générale, ce qui peut être appelé « Signes des Temps », suivant l'expression évangélique, c'est-à-dire les signes précurseurs de la fin d'un monde ou d'un cycle comme il peut y en avoir à chaque lever du jour[12], ne pouvant être autre chose que la fin d'une illusion. L'Esprit, ou la Force, le Principe, l'ensemble fut appelé Inconnaissable ou Incréé[13] doté d'une philosophie Intemporelle, Gardienne de l'Ontologie tel qu'exprimé au chapitre XL. René Guénon y décrit à la fois une critique de nos sociétés contemporaines et une redécouverte de la **Tradition Primordiale**. La lecture et l'écoute, signes des temps d'horizons vers un âge d'or dans lequel la spiritualité retrouve le respect, la dignité et sa place vitale pour une vision du monde dépassant l'illusion par le sens. Une nouvelle réalité apparaît grâce à des prises de conscience de l'Unité primordiale d'un univers Fini et Infini définitivement réels à apprécier dans la grâce et la paix.

Né à Blois, le 15 novembre 1886, enterré au Caire sous le nom d'Abd al-Wâhid Yahyâ en 1951, René Guénon est l'homme par qui le scandale arrive et le doute survient. Dans ses études, il dénonce la décadence de l'Occident moderne, fruit d'une lente dégénérescence de son héritage métaphysique et se tourne, au grand dam des catholiques, vers l'Orient, devenu, selon lui, le refuge ultime de la Tradition. Cette dernière notion, centrale chez Guénon,

élève toutes les traditions religieuses de l'humanité au même niveau de transcendance tout en reconnaissant à chacune d'entre elles sa dimension spirituelle spécifique[14]. Un point de vue révolutionnaire dans les années 30. Dès lors, il appartient à l'individu de se déterminer spirituellement par un processus de connaissance graduée qui dépasse largement le seul exercice d'un rite religieux. C'est la voie ésotérique par essence, qui suscitera l'émergence à travers le monde d'innombrables « chapelles » initiatiques se réclamant de René Guénon, avec notamment les groupes soufis dirigés par Schuon, Vâlsan ou Pallavicini.

Le respect des mémoires et des descendances en est la première pierre pour que toute causerie cosmopolite unifie les débats pour des vérités multiples et que la science politique soit science de vérités et de respect[15].

Les enfants et héritiers directs de René Guénon, Abdel Wahed, Khadiga et Leila, créèrent la Fondation René Guénon, dont le siège se tient au Caire en la demeure même qui fut celle de René Guénon : Villa Fatma, 4 rue Mohammed Ibrahim, 12311 Dokki Le Caire, Égypte.

« Vous trouverez plus de choses dans les forêts que dans les livres.
Les arbres, les pierres vous apprendront ce que les Maîtres ne
sauraient vous enseigner. Pensez-vous que vous ne puissiez sucer le miel de la pierre, l'huile
du rocher le plus dur ? Est-ce que les montagnes ne distillent pas la
douceur ? Est-ce que des collines ne coulent point le lait et le miel ?
Est-ce que les vallées ne sont pas remplies de froment ? J'aurais tant
de choses à vous dire, à peine si je me retiens ! »

Saint Bernard de CLAIRVAUX

Les Amérindiens avaient le même sentiment de Religion Universelle

---

[1] *L'art Templier des Cathédrales, Celtisme et Traditions Universelles*, Robert Graffin, Éditions Jean-Michel Garnier, 1993.

[2] *Vers la Société du Sens*, Pénélope MORIN & Alexandre ROJEY, JDH Éditions, 2020.

[3] *La Gouvernance par les Nombres*, Alain Supiot, Fayard Poids et Mesures du monde, 2015.

[4] Le mot français « **prophète** » est composé du grec pro (à l'avance) et du verbe phesein (dire).

[5] *Melkitsedeq ou la Tradition Primordiale*, Jean Tourniac, Dervy Poche, 1983.

[6] Le roi du monde - René Guénon - JDH Editions Les Atemporels - 2022

[7] Sur les questions abordées dans ce paragraphe, cf. Michel Vâlsan, « Le Triangle de l'Androgyne et le monosyllabe "Om" », dans *Études Traditionnelles*, 1965, p. 39-42 et 83-91

[8] *Écrits spirituels*, Kitab Al Mawaqif, présentés et traduits de l'arabe par Michel Chodkiewicz, Seuil, 1982.

[9] Kokopelli et/ou Krishna selon les mythologies, par exemple.

[10] Philosophie de l'Islam consistant à étudier l'être et l'essence de la religion musulmane. Le Tasawwuf est une quête spirituelle basée sur la contemplation et l'amour de Dieu.

[11] Pacte signé en 628 entre Mahomet et les autorités mecquoises, mais les Mecquois brisèrent le traité l'année suivante, en janvier 630.

[12] Sourate CXIII, L'Aube Naissante (Al Falaq).

[13] Sourate CXII, Le Culte Sincère (Al Ikhlas), Le Coran.

[14] *L'archéomètre*, Saint Yves d'Alveydre, 2012, Véga Éditions.

[15] *Les enfants de minuit*, Salman Rushdie, Folio, 1980.

Avant-propos

Depuis que nous avons écrit *La Crise du Monde moderne*, les événements n'ont confirmé que trop complètement, et surtout trop rapidement, toutes les vues que nous exposions alors sur ce sujet, bien que nous l'ayons d'ailleurs traité en dehors de toute préoccupation d'« actualité » immédiate, aussi bien que de toute intention de « critique » vaine et stérile. Il va de soi, en effet, que des considérations de cet ordre ne valent pour nous qu'en tant qu'elles représentent une application des principes à certaines circonstances particulières ; et, remarquons-le en passant, si ceux qui ont jugé le plus justement les erreurs et les insuffisances propres à la mentalité de notre époque s'en sont tenus généralement à une attitude toute négative ou n'en sont sortis que pour proposer des remèdes à peu près insignifiants et bien incapables d'enrayer le désordre croissant dans tous les domaines, c'est parce que la connaissance des véritables principes leur faisait défaut tout autant qu'à ceux qui s'obstinaient au contraire à admirer le prétendu « progrès » et à s'illusionner sur son aboutissement fatal.

Du reste, même à un point de vue purement désintéressé et « théorique », il ne suffit pas de dénoncer des erreurs et de les faire apparaître telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes ; si utile que cela puisse être, il est encore plus intéressant et plus instructif de les expliquer, c'est-à-dire de rechercher comment et pourquoi elles se sont produites, car tout ce qui existe en quelque façon que ce soit, même l'erreur, a nécessairement sa raison d'être, et le désordre lui-même doit finalement trouver sa place parmi les éléments de l'ordre universel. C'est ainsi que, si le monde

moderne, considéré en lui-même, constitue une anomalie et même une sorte de monstruosité, il n'en est pas moins vrai que, situé dans l'ensemble du cycle historique dont il fait partie, il correspond exactement aux conditions d'une certaine phase de ce cycle, celle que la tradition hindoue désigne comme la période extrême du *Kali-Yuga* ; ce sont ces conditions, résultant de la marche même de la manifestation cyclique, qui en ont déterminé les caractères propres, et l'on peut dire, à cet égard, que l'époque actuelle ne pouvait pas être autre que ce qu'elle est effectivement.

Seulement, il est bien entendu que, pour voir le désordre comme un élément de l'ordre, ou pour réduire l'erreur à une vue partielle et déformée de quelque vérité, il faut s'élever au-dessus du niveau des contingences au domaine desquelles appartiennent ce désordre et cette erreur comme tels ; et de même, pour saisir la vraie signification du monde moderne conformément aux lois cycliques qui régissent le développement de la présente humanité terrestre, il faut être entièrement dégagé de la mentalité qui le caractérise spécialement et n'en être affecté à aucun degré ; cela est même d'autant plus évident que cette mentalité implique forcément, et en quelque sorte par définition, une totale ignorance des lois dont il s'agit, aussi bien que de toutes les autres vérités qui, dérivant plus ou moins directement des principes transcendants, font essentiellement partie de cette connaissance traditionnelle dont toutes les conceptions proprement modernes ne sont, consciemment ou inconsciemment, que la négation pure et simple.

Nous nous étions proposé depuis longtemps de donner à *La Crise du Monde moderne* une suite d'une nature plus strictement « doctrinale », afin de montrer précisément quelques aspects de cette explication de l'époque actuelle suivant le point de vue traditionnel auquel nous entendons nous en tenir toujours exclusivement, et qui d'ailleurs, pour les raisons mêmes que nous venons d'indiquer, est ici, non

seulement le seul valable, mais même, pourrions-nous dire, le seul possible, puisque, en dehors de lui, une telle explication ne saurait même pas être envisagée. Des circonstances diverses nous ont obligé à ajourner jusqu'ici la réalisation de ce projet, mais peu importe pour qui est certain que tout ce qui doit arriver arrive nécessairement en son temps, et cela, bien souvent, par des moyens imprévus et complètement indépendants de notre volonté ; la hâte fébrile que nos contemporains apportent à tout ce qu'ils font ne peut rien contre cela, et elle ne saurait produire qu'agi-tation et désordre, c'est-à-dire des effets tout négatifs ; mais seraient-ils encore des « modernes » s'ils étaient capables de comprendre l'avantage qu'il y a à suivre les indications données par les circonstances, qui, bien loin d'être « fortuites » comme se l'imagine leur ignorance, ne sont au fond que des expressions plus ou moins particularisées de l'ordre général, humain et cosmique tout à la fois, auquel nous devons nous intégrer volontairement ou involontairement ?

Parmi les traits caractéristiques de la mentalité moderne, nous prendrons ici tout d'abord, comme point central de notre étude, la tendance à tout réduire au seul point de vue quantitatif, tendance si marquée dans les conceptions « scientifiques » de ces derniers siècles, et qui d'ail-leurs se remarque presque aussi nettement dans d'autres domaines, notamment dans celui de l'organisation sociale, si bien que, sauf une restriction dont la nature et la nécessité apparaîtront par la suite, on pourrait presque définir notre époque comme étant essentiellement et avant tout le « règne de la quantité ». Si nous choisissons ainsi ce caractère de préférence à tout autre, ce n'est d'ailleurs pas uniquement, ni même principalement, parce qu'il est un des plus visibles et des moins contestables ; c'est surtout parce qu'il se présente à nous comme véritablement fondamental, par le fait que cette réduction au quantitatif traduit rigoureusement les conditions de la phase cyclique à

laquelle l’humanité en est arrivée dans les temps modernes, et que la tendance dont il s’agit n’est autre, en définitive, que celle qui mène logiquement au terme même de la « descente » qui s’effectue, avec une vitesse toujours accélérée, du commencement à la fin d’un *Manvantara*, c’est-à-dire pendant toute la durée de manifestation d’une humanité telle que la nôtre. Cette « descente » n’est en somme, comme nous avons eu déjà souvent l’occasion de le dire, que l’éloignement graduel du principe, nécessairement inhérent à tout processus de manifestation ; dans notre monde, et en raison des conditions spéciales d’existence auxquelles il est soumis, le point le plus bas revêt l’aspect de la quantité pure, dépourvue de toute distinction qualitative ; il va de soi, d’ailleurs, que ce n’est là proprement qu’une limite, et c’est pourquoi, en fait, nous ne pouvons parler que de « tendance », car, dans le parcours même du cycle, la limite ne peut jamais être atteinte, et elle est en quelque sorte en dehors et au-dessous de toute existence réalisée et même réalisable.

Maintenant, ce qu’il importe de noter tout particulièrement et dès le début, tant pour éviter toute équivoque que pour se rendre compte de ce qui peut donner lieu à certaines illusions, c’est que, en vertu de la loi de l’analogie, le point le plus bas est comme un reflet obscur ou une image inversée du point le plus haut, d’où résulte cette conséquence, paradoxale en apparence seulement, que l’absence la plus complète de tout principe implique une sorte de « contrefaçon » du principe même, ce que certains ont exprimé, sous une forme « théologique », en disant que « Satan est le singe de Dieu ». Cette remarque peut aider grandement à comprendre quelques-unes des plus sombres énigmes du monde moderne, énigmes que lui-même nie d’ailleurs parce qu’il ne sait pas les apercevoir, bien qu’il les porte en lui, et parce que cette négation est une condition indispensable du maintien de la mentalité spéciale par laquelle il existe : si nos

contemporains, dans leur ensemble, pouvaient voir ce qui les dirige et vers quoi ils tendent réellement, le monde moderne cesserait aussitôt d'exister comme tel, car le « redressement » auquel nous avons souvent fait allusion ne pourrait manquer de s'opé-rer par là même ; mais, comme ce « redressement » suppose d'autre part l'arrivée au point d'arrêt où la « descente » est entièrement accomplie et où « la roue cesse de tourner », du moins pour l'instant qui marque le passage d'un cycle à un autre, il faut en conclure que, jusqu'à ce que ce point d'arrêt soit atteint effectivement, ces choses ne pourront pas être comprises par la généralité, mais seulement par le petit nombre de ceux qui seront destinés à préparer, dans une mesure ou dans une autre, les germes du cycle futur. Il est à peine besoin de dire que, dans tout ce que nous exposons, c'est à ces derniers que nous avons toujours entendu nous adresser exclusivement, sans nous préoccuper de l'inévitable incompréhension des autres ; il est vrai que ces autres sont et doivent être, pour un certain temps encore, l'immense majorité, mais, précisément, ce n'est que dans le « règne de la quantité » que l'opinion de la majorité peut prétendre à être prise en considération.

Quoi qu'il en soit, nous voulons surtout, pour le moment et en premier lieu, appliquer la précédente remarque dans un domaine plus restreint que celui que nous venons de mentionner : elle doit servir, à cet égard, à empêcher toute confusion entre le point de vue de la science traditionnelle et celui de la science profane, alors même que certaines similitudes extérieures pourraient paraître s'y prêter ; ces similitudes, en effet, ne proviennent souvent que de correspondances inversées, où, tandis que la science traditionnelle envisage essentiellement le terme supérieur et n'accorde une valeur relative au terme inférieur qu'en raison de sa correspondance même avec ce terme supérieur, la science profane, au contraire, n'a en vue que

le terme inférieur et, incapable de dépasser le domaine auquel il se réfère, prétend y réduire toute réalité.

Ainsi, pour prendre un exemple qui se rapporte directement à notre sujet, les nombres pythagoriciens, envisagés comme les principes des choses, ne sont nullement les nombres tels que les entendent les modernes, mathématiciens ou physiciens, pas plus que l'immutabilité principielle n'est l'immobilité d'une pierre, ou que la véritable unité n'est l'uniformité d'êtres dénués de toutes qualités propres ; et pourtant, parce qu'il est question de nombres dans les deux cas, les partisans d'une science exclusivement quantitative n'ont pas manqué de vouloir compter les Pythagoriciens parmi leurs « précurseurs » ! Nous ajouterons seulement, pour ne pas trop anticiper sur les développements qui vont suivre, que cela montre encore que, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les sciences profanes dont le monde moderne est si fier ne sont bien réellement que des « résidus » dégénérés des antiques sciences traditionnelles, comme d'ailleurs la quantité elle-même, à laquelle elles s'efforcent de tout ramener, n'est pour ainsi dire, sous le point de vue où elles l'envisagent, que le « résidu » d'une existence vidée de tout ce qui constituait son essence ; et c'est ainsi que ces prétendues sciences, laissant échapper ou même éliminant de propos délibéré tout ce qui est véritablement essentiel, s'avèrent en définitive incapables de fournir l'explication réelle de quoi que ce soit.

De même que la science traditionnelle des nombres est tout autre chose que l'arithmétique profane des modernes, même en joignant à celle-ci toutes les extensions algébriques ou autres dont elle est susceptible, de même aussi il est une « géométrie sacrée », non moins profondément différente de la science « scolaire » que l'on désigne au-jourd'hui par ce même nom de géométrie. Nous n'avons pas besoin d'insister longuement là-dessus, car tous ceux qui ont lu nos précédents ouvrages savent que

nous y avons exposé, et notamment dans *Le Symbolisme de la Croix*, maintes considérations relevant de cette géométrie symbolique dont il s'agit, et ils ont pu se rendre compte à quel point elle se prête à la représentation des réalités d'ordre supérieur, du moins dans toute la mesure où celles-ci sont susceptibles d'être représentées en mode sensible ; et d'ailleurs, au fond, les formes géométriques ne sont-elles pas nécessairement la base même de tout symbolisme figuré ou « graphique », depuis celui des caractères alphabétiques et numériques de toutes les langues jusqu'à celui des *yantras* initiatiques les plus complexes et les plus étranges en apparence ? Il est aisé de comprendre que ce symbolisme puisse donner lieu à une multiplicité indéfinie d'ap-plications ; mais, en même temps, on doit voir tout aussi facilement qu'une telle géométrie, bien loin de ne se référer qu'à la pure quantité, est au contraire essentiellement « qualitative » ; et nous en dirons tout autant de la véritable science des nombres, car les nombres principiels, bien que devant être appelés ainsi par analogie, sont pour ainsi dire, par rapport à notre monde, au pôle opposé de celui où se situent les nombres de l'arithmétique vulgaire, les seuls que connaissent les modernes et sur lesquels ils portent exclusivement leur attention, prenant ainsi l'ombre pour la réalité même, comme les prisonniers de la caverne de Platon.

Dans la présente étude, nous nous efforcerons de montrer plus complètement encore, et d'une façon plus générale, quelle est la véritable nature de ces sciences traditionnelles, et aussi, par là même, quel abîme les sépare des sciences profanes qui en sont comme une caricature ou une parodie, ce qui permettra de mesurer la déchéance subie par la mentalité humaine en passant des unes aux autres, mais aussi de voir, par la situation respective de leurs objets, comment cette déchéance suit strictement la marche descendante du cycle même parcouru par notre humanité. Bien entendu, ces questions sont encore de celles qu'on ne

peut jamais prétendre traiter complètement, car elles sont, de leur nature, véritablement inépuisables ; mais nous tâcherons tout au moins d'en dire assez pour que chacun puisse en tirer les conclusions qui s'imposent en ce qui concerne la détermination du « moment cosmique » auquel correspond l'époque actuelle. S'il y a là des considérations que certains trouveront peut-être obscures malgré tout, c'est uniquement parce qu'elles sont trop éloignées de leurs habitudes mentales, trop étrangères à tout ce qui leur a été inculqué par l'éducation qu'ils ont reçue et par le milieu dans lequel ils vivent ; nous ne pouvons rien à cela, car il est des choses pour lesquelles un mode d'expression proprement symbolique est le seul possible, et qui, par conséquent, ne seront jamais comprises par ceux pour qui le symbolisme est lettre morte. Nous rappellerons d'ailleurs que ce mode d'expression est le véhicule indispensable de tout enseignement d'ordre initiatique ; mais, sans même parler du monde profane dont l'incompréhension est évidente et en quelque sorte naturelle, il suffit de jeter un coup d'œil sur les vestiges d'initiation qui subsistent encore en Occident pour voir ce que certains, faute de « qualification » intellectuelle, font des symboles qui sont proposés à leur méditation, et pour être bien sûr que ceux-là, de quelques titres qu'ils soient revêtus et quelques degrés initiatiques qu'ils aient reçus « virtuellement », ne parviendront jamais à pénétrer le vrai sens du moindre fragment de la géométrie mystérieuse des « Grands Architectes d'Orient et d'Occident » !

Puisque nous venons de faire allusion à l'Occident, une remarque s'impose encore : quelque extension qu'ait prise, surtout en ces dernières années, l'état d'esprit que nous appelons spécifiquement « moderne », et quelque emprise qu'il exerce de plus en plus, extérieurement tout au moins, sur le monde entier, cet état d'esprit n'en demeure pas moins purement occidental par son origine : c'est bien en Occident qu'il a pris naissance et qu'il a eu longtemps son

domaine exclusif, et, en Orient, son influence ne sera jamais autre chose qu'une « occidentalisation ». Si loin que puisse aller cette influence dans la suite des événements qui se dérouleront encore, on ne pourra donc jamais prétendre l'opposer à ce que nous avons dit de la différence de l'esprit oriental et de l'esprit occidental, qui est en somme la même chose pour nous que celle de l'esprit traditionnel et de l'esprit moderne, car il est trop évident que, dans la mesure où un homme s'« occidentalise », quels que soient sa race et son pays, il cesse par là même d'être un Oriental spirituellement et intellectuellement, c'est-à-dire au seul point de vue qui nous importe en réalité. Ce n'est pas là une simple question de « géographie », à moins qu'on ne l'entende tout autrement que les modernes, car il y a aussi une géographie symbolique ; et, à ce propos, l'actuelle prépondérance de l'Occident présente d'ailleurs une correspondance fort significative avec la fin d'un cycle, puisque l'Occident est précisément le point où le soleil se couche, c'est-à-dire où il arrive à l'extrémité de sa course diurne, et où, suivant le symbolisme chinois, « le fruit mûr tombe au pied de l'arbre ». Quant aux moyens par lesquels l'Occident est arrivé à établir cette domination, dont la « modernisation » d'une partie plus ou moins considérable des Orientaux n'est que la dernière et la plus fâcheuse conséquence, il suffira de se reporter à ce que nous en avons dit dans d'autres ouvrages pour se convaincre qu'ils ne reposent en définitive que sur la force matérielle, ce qui revient à dire, en d'autres termes, que la domination occidentale elle-même n'est encore qu'une expression du « règne de la quantité ».

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage les choses, on est toujours ramené aux mêmes considérations et on les voit se vérifier constamment dans toutes les applications qu'il est possible d'en faire ; cela n'a d'ailleurs rien qui doive surprendre, car la vérité est nécessairement cohérente, ce qui, bien entendu, ne veut nullement dire « systématique »,

contrairement à ce que pourraient trop volontiers supposer les philosophes et les savants profanes, enfermés qu'ils sont dans des conceptions étroitement limitées, qui sont celles auxquelles le nom de « systèmes » convient proprement, et qui, au fond, ne traduisent que l'insuffisance des mentalités individuelles livrées à elles-mêmes, ces mentalités fussent-elles celles de ce qu'on est convenu d'appeler des « hommes de génie », dont toutes les spéculations les plus vantées ne valent certes pas la connaissance de la moindre vérité traditionnelle. Là-dessus aussi, nous nous sommes suffisamment expliqué lorsque nous avons eu à dénoncer les méfaits de l'« individualisme », qui est encore une des caractéristiques de l'esprit moderne ; mais nous ajouterons ici que la fausse unité de l'individu conçu comme formant par lui-même un tout complet correspond, dans l'ordre humain, à ce qu'est celle du prétendu « atome » dans l'ordre cosmique : l'un et l'autre ne sont que des éléments considérés comme « simples » à un point de vue tout quantitatif, et, comme tels, supposés susceptibles d'une sorte de répétition indéfinie qui n'est proprement qu'une impossibilité, étant essentiellement incompatible avec la nature même des choses ; en fait, cette répétition indéfinie n'est pas autre chose que la multiplicité pure, vers laquelle le monde actuel tend de toutes ses forces, sans cependant jamais pouvoir arriver à s'y perdre entièrement, puisqu'elle se tient à un niveau inférieur à toute existence manifestée, et qui représente l'extrême opposé de l'unité principielle. Il faut donc voir le mouvement de descente cyclique comme s'effectuant entre ces deux pôles, partant de l'unité, ou plutôt du point qui en est le plus proche dans le domaine de la manifestation, relativement à l'état d'existence que l'on envisage, et tendant de plus en plus vers la multiplicité, nous voulons dire la multiplicité considérée analytiquement et sans être rapportée à aucun principe, car il va de soi que, dans l'ordre principiel, toute multiplicité est comprise synthétiquement dans l'unité même. Il peut sembler qu'il y

ait, en un certain sens, multiplicité aux deux points extrêmes, de même qu'il y a aussi corrélativement, suivant ce que nous venons de dire, l'unité d'un côté et les « unités » de l'autre ; mais la notion de l'analogie inversée s'applique encore strictement ici, et, tandis que la multiplicité principielle est contenue dans la véritable unité métaphysique, les « unités » arithmétiques ou quantitatives sont au contraire contenues dans l'autre multiplicité, celle d'en bas ; et, remarquons-le incidemment, le seul fait de pouvoir parler d'« unités » au pluriel ne montre-t-il pas assez combien ce que l'on considère ainsi est loin de la véritable unité ? La multiplicité d'en bas est, par définition, purement quantitative, et l'on pourrait dire qu'elle est la quantité même, séparée de toute qualité ; par contre, la multiplicité d'en haut, ou ce que nous appelons ainsi analogiquement, est en réalité une multiplicité qualitative, c'est-à-dire l'ensemble des qualités ou des attributs qui constituent l'essence des êtres et des choses. On peut donc dire encore que la descente dont nous avons parlé s'effectue de la qualité pure vers la quantité pure, l'une et l'autre étant d'ailleurs des limites extérieures à la manifestation, l'une au delà et l'autre en deçà, parce qu'elles sont, par rapport aux conditions spéciales de notre monde ou de notre état d'existence, une expression des deux principes universels que nous avons désignés ailleurs respectivement comme « essence » et « substance », et qui sont les deux pôles entre lesquels se produit toute manifestation ; et c'est là le point que nous allons avoir à expliquer plus complètement en premier lieu, car c'est par là surtout qu'on pourra mieux comprendre les autres considérations que nous aurons à développer dans la suite de cette étude.

Chapitre premier

Qualité et quantité

On considère assez généralement la qualité et la quantité comme deux termes complémentaires, quoique sans doute on soit souvent loin de comprendre la raison profonde de cette relation ; cette raison réside dans la correspondance que nous avons indiquée en dernier lieu dans ce qui précède. Il faut donc partir ici de la première de toutes les dualités cosmiques, de celle qui est au principe même de l'existence ou de la manifestation universelle, et sans laquelle nulle manifestation ne serait possible, sous quelque mode que ce soit ; cette dualité est celle de *Purusha* et de *Prakriti* suivant la doctrine hindoue, ou, pour employer une autre terminologie, celle de l'« essence » et de la « substance ». Celles-ci doivent être envisagées comme des principes universels, étant les deux pôles de toute manifestation ; mais, à un autre niveau, ou plutôt à d'autres niveaux multiples comme les domaines plus ou moins particularisés que l'on peut envisager à l'intérieur de l'existence universelle, on peut aussi employer analogiquement ces mêmes termes dans un sens relatif, pour désigner ce qui correspond à ces principes ou ce qui les représente plus directement par rapport à un certain mode plus ou moins restreint de la manifestation. C'est ainsi qu'on pourra parler d'essence et de substance, soit pour un monde, c'est-à-dire pour un état d'existence déterminé par certaines conditions spéciales, soit pour un être considéré en particulier, ou même pour chacun des états de cet être, c'est-à-dire pour sa manifestation dans chacun des degrés

de l’existence ; dans ce dernier cas, l’essence et la substance sont naturellement la correspondance microcosmique de ce qu’elles sont, au point de vue macrocosmique, pour le monde dans lequel se situe cette manifestation, ou, en d’autres termes, elles ne sont que des particularisations des mêmes principes relatifs, qui eux-mêmes sont des déterminations de l’essence et de la substance universelles par rapport aux conditions du monde dont il s’agit.

Entendues dans ce sens relatif, et surtout par rapport aux êtres particuliers, l’essence et la substance sont en somme la même chose que ce que les philosophes scolastiques ont appelé « forme » et « matière » ; mais nous préférons éviter l’emploi de ces derniers termes, qui, sans doute par suite d’une imperfection de la langue latine à cet égard, ne rendent qu’assez inexactement les idées qu’ils doivent exprimer[16], et qui sont devenus encore bien plus équivoques en raison du sens tout différent que les mêmes mots ont reçu communément dans le langage moderne. Quoi qu’il en soit, dire que tout être manifesté est un composé de « forme » et de « matière » revient à dire que son existence procède nécessairement à la fois de l’essence et de la substance, et, par conséquent, qu’il y a en lui quelque chose qui correspond à l’un et à l’autre de ces deux principes, de telle sorte qu’il est comme une résultante de leur union, ou, pour parler plus précisément, de l’action exercée par le principe actif ou l’essence sur le principe passif ou la substance ; et, dans l’application qui en est faite plus spécialement au cas des êtres individuels, cette « forme » et cette « matière » qui les constituent sont respectivement identiques à ce que la tradition hindoue désigne comme *nâma* et *rûpa*. Pendant que nous en sommes à signaler ces concordances entre différentes terminologies, qui peuvent avoir l’avantage de permettre à quelques-uns de transposer nos explications en un langage

auquel ils sont plus habitués, et par suite de les comprendre plus facilement, nous ajouterons encore que ce qui est appelé « acte » et « puissance », au sens aristotélicien, correspond également à l'essence et à la substance ; ces deux termes sont d'ailleurs susceptibles d'une application plus étendue que ceux de « forme » et de « matière » ; mais, au fond, dire qu'il y a en tout être un mélange d'acte et de puissance revient encore au même, car l'acte est en lui ce par quoi il participe à l'essence, et la puissance ce par quoi il participe à la substance ; l'acte pur et la puissance pure ne sauraient se trouver nulle part dans la manifestation, puisqu'ils sont en définitive les équivalents de l'essence et de la substance universelles.

Cela étant bien compris, nous pouvons parler de l'essence et de la substance de notre monde, c'est-à-dire de celui qui est le domaine de l'être individuel humain, et nous dirons que, conformément aux conditions qui définissent proprement ce monde, ces deux principes y apparaissent respectivement sous les aspects de la qualité et de la quantité. Cela peut déjà paraître évident en ce qui concerne la qualité, puisque l'essence est en somme la synthèse principielle de tous les attributs qui appartiennent à un être et qui font que cet être est ce qu'il est, et qu'attributs ou qualités sont au fond synonymes ; et l'on peut remarquer que la qualité, ainsi envisagée comme le contenu de l'essence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'est pas restreinte exclusivement à notre monde, mais qu'elle est susceptible d'une transposition qui en universalise la signification, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant dès lors qu'elle représente ici le principe supérieur ; mais, dans une telle universalisation, la qualité cesse d'être le corrélatif de la quantité, car celle-ci, par contre, est strictement liée aux conditions spéciales de notre monde ; d'ailleurs, au point de vue théologique, ne rapporte-t-on pas en quelque sorte la qualité à Dieu même en parlant de Ses attributs, tandis qu'il serait manifestement inconcevable de prétendre transporter

de même en Lui des déterminations quantitatives quelconques[17] ? On pourrait peut-être objecter à cela qu'Aristote range la qualité, aussi bien que la quantité, parmi les « catégories », qui ne sont que des modes spéciaux de l'être et ne lui sont pas coextensives ; mais c'est qu'alors il n'effectue pas la transposition dont nous venons de parler et que d'ailleurs il n'a pas à le faire, l'énumération des « catégories » ne se référant qu'à notre monde et à ses conditions, si bien que la qualité ne peut et ne doit réellement y être prise que dans le sens, plus immédiat pour nous dans notre état individuel, où elle se présente, ainsi que nous l'avons dit tout d'abord, comme un corrélatif de la quantité.

Il est intéressant de remarquer, d'autre part, que la « forme » des scolastiques est ce qu'Aristote appelle εἶδος, et que ce dernier mot est employé également pour désigner l'« espèce », laquelle est proprement une nature ou une essence commune à une multitude indéfinie d'individus ; or cette nature est d'ordre purement qualitatif, car elle est véritablement « innombrable », au sens strict de ce mot, c'est-à-dire indépendante de la quantité, étant indivisible et tout entière en chacun des individus qui appartiennent à cette espèce, de telle sorte qu'elle n'est aucunement affectée ou modifiée par le nombre de ceux-ci, et qu'elle n'est pas susceptible de « plus » ou de « moins ». De plus, εἶδος est étymologiquement l'« idée », non pas au sens psychologique des modernes, mais en un sens ontologique plus proche de celui de Platon qu'on ne le pense d'ordinaire, car, quelles que soient les différences qui existent réellement à cet égard entre la conception de Platon et celle d'Aristote, ces différences, comme il arrive souvent, ont été grandement exagérées par leurs disciples et leurs commentateurs. Les idées platoniciennes sont aussi des essences ; Platon en montre surtout l'aspect transcendant et Aristote l'aspect immanent, ce qui ne s'exclut pas

forcément, quoi qu'en puissent dire les esprits « systématiques », mais se rapporte seulement à des niveaux différents ; en tout cas, il s'agit toujours là des « archétypes » ou des principes essentiels des choses, qui représentent ce qu'on pourrait appeler le côté qualitatif de la manifestation. En outre, ces mêmes idées platoniciennes sont, sous un autre nom, et par une filiation directe, la même chose que les nombres pythagoriciens ; et cela montre bien que ces mêmes nombres pythagoriciens, ainsi que nous l'avons déjà indiqué précédemment, bien qu'appelés nombres analogiquement, ne sont nullement les nombres au sens quantitatif et ordinaire de ce mot, mais qu'ils sont au contraire purement qualitatifs, correspondant inversement, du côté de l'essence, à ce que sont les nombres quantitatifs du côté de la substance[18].

Par contre, quand saint Thomas d'Aquin dit que « *numerus stat ex parte materiæ* », c'est bien du nombre quantitatif qu'il s'agit, et il affirme précisément par-là que la quantité tient immédiatement au côté substantiel de la manifestation ; nous disons substantiel, car *materia*, au sens scolastique, n'est point la « matière » telle que l'entendent les physiciens modernes, mais bien la substance, soit dans son acception relative quand elle est mise en corrélation avec *forma* et rapportée aux êtres particuliers, soit aussi, lorsqu'il est question de *materia prima*, comme le principe passif de la manifestation universelle, c'est-à-dire la potentialité pure, qui est l'équivalent de *Prakriti* dans la doctrine hindoue. Cependant, dès qu'il est question de « matière », en quelque sens qu'on veuille l'entendre, tout devient particulièrement obscur et confus, et sans doute non sans raison [19]; aussi, tandis que nous avons pu montrer suffisamment le rapport de la qualité avec l'essence sans entrer dans de longs développements, nous devrons nous étendre davantage sur ce qui concerne le rapport de la quantité avec la substance,

car il nous faut d’abord parvenir à élucider les différents aspects sous lesquels se présente ce que les Occidentaux ont appelé « matière », même avant la déviation moderne où ce mot était destiné à jouer un si grand rôle ; et cela est d’ailleurs d’autant plus nécessaire que cette question se trouve en quelque sorte à la racine même du sujet principal de notre étude.

---

[16] Ces mots traduisent d’une façon assez peu heureuse les termes grecs ειδος et ὕλη employés dans le même sens par Aristote, et sur lesquels nous aurons à revenir par la suite.

[17] 2 On peut parler de *Brahma saguna* ou « qualifié », mais il ne saurait aucunement être question de *Brahma* « quantifié ».

[18] On peut remarquer aussi que le nom d’un être, en tant qu’expression de son essence, est proprement un nombre, entendu dans ce même sens qualitatif ; et ceci établit un lien étroit entre la conception des nombres pythagoriciens, et par suite celle des idées platoniciennes, et l’emploi du terme sanscrit *nâma* pour désigner le côté essentiel d’un être.

[19] Signalons aussi, à propos de l’essence et de la substance, que les scolastiques rendent fréquemment par *substantia* le terme grec οὐσία, qui au contraire est proprement et littéralement « essence », ce qui ne contribue pas peu à augmenter la confusion du langage ; de là des expressions comme celle de « forme substantielle » par exemple, qui s’applique fort mal à ce qui constitue en réalité le côté essentiel d’un être, et non point son côté substantiel.

Chapitre II

Materia signata quantitate

Les scolastiques appellent *materia*, d'une façon générale, ce qu'Aris-tote avait appelé ὕλη ; cette *materia*, comme nous l'avons déjà dit, ne doit nullement être identifiée à la « matière » des modernes, dont la notion complexe, et contradictoire même par certains côtés, semble avoir été aussi étrangère aux anciens de l'Occident qu'elle l'est aux Orientaux ; même si l'on admettait qu'elle puisse devenir cette « matière » dans certains cas particuliers, ou plutôt, pour parler plus exactement, qu'on puisse y faire rentrer après coup cette conception plus récente, elle est aussi bien d'autres choses en même temps, et ce sont ces choses diverses qu'il nous faut avoir bien soin de distinguer tout d'abord ; mais, pour les désigner toutes ensemble par une dénomination commune comme celles de ὕλη et de *materia*, nous n'avons pas à notre disposition, dans les langues occidentales actuelles, de meilleur terme que celui de « substance ». Avant tout, la ὕλη, en tant que principe universel, est la puissance pure, où il n'y a rien de distingué ni d'« actualisé », et qui constitue le « support » passif de toute manifestation ; c'est donc bien, en ce sens, *Prakriti* ou la substance universelle, et tout ce que nous avons dit ailleurs au sujet de celle-ci s'applique également à la ὕλη ainsi entendue[20]. Quant à la substance prise dans un sens relatif, comme étant ce qui représente analogiquement le principe substantiel et en joue le rôle par rapport à un certain ordre d'existence plus ou moins étroitement délimité, c'est bien elle aussi qui est appelée